



LITTÉRATURE
Les mondes multiples
de Paul Auster
Page F 4



ENTRETIEN
Les accommodements
du père Lacroix
Page F 6

LIVRES

Des «Robes noires»

aux altermondialistes

«L'aide internationale a-t-elle encore un sens?»

Les années 1960 et 1970 sont agitées dans le domaine de la coopération internationale.

Que pouvons-nous faire, au Québec, de mieux et de différent?

Les attaques du 11 septembre 2001 viendront freiner le mouvement altermondialiste.

L'aide internationale est animée par des motifs multidimensionnels et contradictoires, explique le sociologue Pierre Beaudet. L'impératif moral de la solidarité y joue certes un rôle, tout comme le souci de l'efficacité, mais ces considérations s'accompagnent souvent de la défense des intérêts du donateur.

LOUIS CORNELIER

Faire l'histoire de l'aide internationale, c'est mettre au jour le fait que l'aide octroyée est plus souvent déterminée par les besoins réels et l'état des structures des pays qui en sont les bénéficiaires.

Ex-directeur de l'ONG Alter-terre, Pierre Beaudet se penche sur ces complexes enjeux dans *Qui aide qui? Une brève histoire de la solidarité internationale au Québec. «L'aide internationale, demande-t-il, a-t-elle encore un sens? Est-il réellement possible d'intervenir sans tomber dans le piège de la dépendance? Ou de l'impérialisme? Que pouvons-nous faire, au Québec, de mieux et de différent?»* Pour répondre à ces questions, il propose donc cette brève histoire de l'aide internationale à la

québécoise, qui fut d'abord l'affaire de la société civile et des missionnaires avant de devenir «chose d'État».

Le Québec, suggère-t-il, a une longue tradition de coopération internationale. Les pionniers en la matière furent nos missionnaires, les fameuses «Robes noires», qui incarnent déjà, dans leur rapport aux Amérindiens et, ensuite, en

Est-il réellement possible d'intervenir sans tomber dans le piège de la dépendance? Ou de l'impérialisme?

Chine et en Afrique, «l'ambiguïté de la relation» ainsi mise en place. Beaudet parle d'un «mélange de paternalisme, de racisme et de solidarité humaine».

Dans cette phase «préhistorique» de la coopération, le sociologue retrouve aussi, au XX^e siècle, un courant «rouge», c'est-à-dire un internationalisme de gauche qui critique les interventions de l'Empire britannique et prend parti pour

l'Espagne républicaine. Plus de 1200 jeunes Canadiens et Québécois, par exemple, se joindront aux Brigades internationales qui combattent un Franco appuyé par l'Église.

La fin de la Seconde Guerre mondiale et la guerre froide qui suit marquent les débuts d'une coopération internationale étatique et structurée. Pour gagner la bataille contre les Soviétiques, le président américain Truman affirme, en 1949, qu'il faut amener les pays sous-développés «de notre côté». Au Canada, Diefenbaker suit la tendance. L'âge d'or de l'aide internationale, sur fond de lutte d'intérêts, est lancé.

Au Québec, il faut attendre la Révolution tranquille et Paul Gérin-Lajoie pour participer à ce mouvement qui consiste, pour les sociétés occidentales, à «prendre sa place» dans le monde. Devant cette «menace», le Canada réorientera son aide vers les pays d'Afrique francophone, afin d'étouffer l'autonomisme internationaliste du Québec.

Les années 1960 et 1970 sont agitées dans le domaine de la coopération internationale. Au Québec comme ailleurs, des organisations non gouvernementales (ONG), laïques ou chré-



tiennes (Développement et Paix est fondée en 1967), politisent leurs interventions et contestent la coopération de nature impérialiste. Des militants québécois, favorables au Chili d'Allende et opposés à la guerre du Vietnam, accusent le gouvernement canadien d'opportunisme dans ces dossiers.

Dans les années 1980, Reagan réhabilite l'anticommunisme virulent et appuie des régimes douteux (Arabie saoudite, Pakistan, «contras» nicaraguayens) dans la mesure où ils entravent l'influence soviétique. Le Canada ne conteste pas. L'Agence canadienne de développement international (ACDI), principale instance canadienne en matière de coopération, adopte, à cette

époque, le principe de «l'aide liée» (les sommes données ou prêtées doivent être dépensées en biens et services produits par le pays aidant) et appuie les programmes d'ajustement structurel (réduction des dépenses publiques, application radicale de l'économie de marché) imposés aux pays bénéficiaires par la Banque mondiale et le Fonds monétaire international. Des ONG dénoncent alors «le rôle questionnable joué par l'aide officielle canadienne pour subjuguer les peuples plutôt que pour les aider à s'émanciper». Des volontaires de SUCO et d'Oxfam-Québec se rendront notamment au Nicaragua et au Salvador pour aider les populations.

L'échec de la coopération à l'heure néolibérale — l'Afrique, de toute évidence, ne s'en sort pas — suscitera, à l'occasion du jubilé de l'an 2000, un fort mouvement en faveur d'une aide visant à combattre directement la pauvreté. La naissance de l'altermondialisme s'inscrit dans cette tendance. Malheureusement, les attaques du 11 septembre 2001 viendront freiner cet élan naissant. L'obsession de la sécurité prendra alors le pas sur la lutte contre la pauvreté, comme si l'une pouvait aller sans l'autre.

S'il illustre bien les complexes ambiguïtés de la coopération internationale, l'essai de Pierre Beaudet ne parvient toutefois pas à répondre clairement à cer-

taines des questions essentielles qu'il soulève lui-même. Que serait, par exemple, une aide internationale vraiment efficace, mais non impérialiste et qui ne créerait pas de dépendance? Beaudet n'en fournit pas d'exemple tout à fait convaincant, sinon au passage et trop rapidement. Le «réseau des réseaux» altermondialiste a-t-il réellement influé sur l'évolution de l'Afrique du Sud, de la Bolivie et du Népal? On en attend une démonstration plus probante.

Une autre faiblesse de cet ouvrage tient au fait qu'il s'annonce comme une histoire de la solidarité internationale «au Québec», alors que les initiatives québécoises en cette matière n'y occupent qu'un espace restreint. Normal, dira-t-on peut-être, puisque ce sont les États souverains qui mènent ce jeu. Une conclusion ménésoverainiste ne s'impose-t-elle pas, alors, si on souhaite que le Québec, libéré de l'entrave fédérale dans son action internationale, fasse plus et mieux? Le silence de Beaudet à cet égard est décevant.

Collaborateur du Devoir

QUI AIDE QUI?

UNE BRÈVE HISTOIRE DE LA SOLIDARITÉ INTERNATIONALE AU QUÉBEC
Pierre Beaudet
Boréal
Montréal, 2009, 208 pages

LIVRES

EN APARTÉ

La fin du livre

À Londres, les membres de la Royal Institution discutent d'un sujet grave



JEAN-FRANÇOIS NADEAU

C'était à Londres. La soirée avait été fantastique, semble-t-il. À l'époque, tout de cette ville se dissimulait derrière un nuage de brumes industrielles, aussi bien les basses œuvres de Jack l'Éventreur que les enquêtes imaginaires de Sherlock Holmes. Perdue dans ses voiles de l'ère victorienne, l'Angleterre rêvait de l'Égypte et de batailles perdues en Afghanistan, tout en continuant de piller le vaste monde. L'Empire et le capitalisme industriel étaient à leur apogée. Une large partie de Londres crouissait pourtant dans une misère abyssale décrite dans les romans de Charles Dickens.

Ce soir-là, rapporte Octave Uzane dans *La Fin des livres*, les membres de la Royal Institution s'étaient réunis pour discuter d'un sujet grave: la fin des livres. Tout avait une fin, bien sûr. Les livres aussi, forcément. Devant les augustes membres de l'institution, sir William Thompson avait déjà annoncé, à la suite de savants calculs prenant en compte la chaleur solaire, que la fin du monde humain devait se produire dans exactement dix millions d'années.

Restait donc à prévoir quelques fins intermédiaires avant cette apocalypse. À ce chapitre, il fallait considérer avec attention la fin du livre, cet-

te source de la pensée humaine. Pour quand devait-on l'envisager au juste?

Philologues, historiens, journalistes, statisticiens et simples curieux ne s'entendaient pas ce soir-là pour déterminer le moment exact où le livre cesserait d'être en usage. On savait bien pourtant que «la photographie en couleur, la photogravure, l'illustration documentée» suffiraient bientôt «à la satisfaction populaire». Sans parler bien sûr des progrès des enregistrements. On découvrirait bientôt, forcément, «la nécessité de décharger nos yeux pour charger davantage nos oreilles».

Le monde de demain n'aurait plus besoin de cette artillerie de la pensée qu'est le livre pour se faire l'interprète de ses sentiments. Tout serait disponible selon des modèles préétablis, en vertu de procédés mécaniques très divers mais parfaitement exacts qui évoqueraient la douleur, la joie, la terreur, l'accablement, bref toute la gamme des sentiments humains, sans jamais s'appuyer sur la littérature.

«Words, words words!» Tout n'était jusque-là que mots. Et bientôt, peu importe les mots, on ne les lirait plus.

Les efforts pour accélérer ce cours naturel de l'histoire avaient déjà été très nombreux. Au Yucatán, devant l'église de Valladolid, presque tous les livres des Mayas avaient été réduits en cendres en 1561. En Europe, on n'hésitait pas à condamner à mort aussi bien les livres que leurs auteurs. L'Inquisition et la bêtise font leur œuvre. Au XVIII^e siècle, la Cour du Parlement de Bretagne, entre autres, condamne très volontiers des livres à «la lacération et [à] la destruction par le feu», tandis que l'auteur est exécuté ou enfermé à vie dans une «place forte».

Depuis, bien sûr, tout continue. Les immenses autodafés des nazis. La condamnation de Salman Rushdie, de Talisna Nasreen et de bien d'autres. Vous vous souvenez, chez nous, du cas d'André Pratte, triste sire de *La Presse* condamné à l'unanimité par l'Assemblée nationale pour un livre pourtant tout à fait insignifiant? Encore cette semaine, un auteur australien du genre raté vient d'échapper à la prison en Thaïlande pour avoir publié, dans un roman, une critique de la famille royale.

À la fin du monde, la déchéance de l'univers du livre doit s'accélérer, du moins selon les brillants salonards réunis dans ce Londres suffisant auquel s'opposait Oscar Wilde. Mais comme tout ne va pas très bien pour les livres depuis toujours, comment dire où et quand tout cela s'arrêtera?

À lire quelqu'un comme Alberto Manguel aujourd'hui, il semble que la disparition du livre soit toujours au programme pour le XXI^e siècle. La mort qui s'avance pourrait d'ailleurs emprunter un cheval de Troie sous forme de livre, estime l'essayiste. «Pris entre le stratège en marketing éditorial et l'acheteur responsable pour les grandes enseignes de librairie, et peut-être aussi moins consciemment attentifs à leur responsabilité, les éditeurs, les écrivains qui enseignent la création littéraire et presque tous les participants à l'industrie du livre sont devenus, dans une large mesure, des éléments d'une chaîne de fabrication produisant des artefacts destinés à un public qui n'est plus constitué de lecteurs (au sens traditionnel) mais de consommateurs.» Nous voici à l'ère des «produits culturels» plutôt que des vrais livres, plaide Manguel dans *La Cité des mots*.

Dans la revue *Argument*, Daniel Tanguay, un professeur de l'Université d'Ottawa, laisse en-

tendre de son côté que, chemin faisant, on est aussi à détruire l'esprit des bibliothèques. At-il raison de regretter que les bibliothèques soient passées de lieux fermés sur eux-mêmes, «en retrait de la société», à des lieux d'ouverture à la pulsation du monde?

Les livres ont leur destinée funeste bien visible à l'horizon, disait-on à Londres en cette soirée du XIX^e siècle. «Celle destinée, plus que jamais, est à la veille de s'accomplir: le livre imprimé va disparaître!» Constat catégorique, impérieux, définitif. Et pourtant, cent ans plus tard, nous lisons toujours. Le livre est peut-être encore et toujours à la veille de mourir, mais il n'est pas interdit, en attendant, de continuer de goûter aux plaisirs de ses étoiles.

jfnadeau@videotron.ca

LA FIN DES LIVRES

Octave Uzane
Éditions Manucius
Houilles, 2008, 44 pages

LA CITÉ DES MOTS

Alberto Manguel
Traduction de Christine Le Bœuf
Actes Sud/Leméac
Arles, 2009, 164 pages

ARGUMENT

«L'art de lire en suspens»
Hiver 2009
Presses de l'Université Laval
Québec, 2009, 166 pages

Nouvel entrepôt de livres numérisés à l'ANEL

CAROLINE MONTPETIT

L'Association nationale des éditeurs de livres a mis sur pied un entrepôt de livres numérisés, qu'on appelle un «agrégateur de contenus numériques», qui permettra aux éditeurs d'offrir leurs livres, soit sous forme numérique, soit en format papier, par l'entremise des services de librairies en ligne.

Ainsi, les clients potentiels pourront désormais feuilleter en ligne, acheter ou télécharger les ouvrages disponibles sur les sites de différentes librairies, dont *Livresquébécois.com*, par exemple.

Ce service est le fruit de plusieurs années de travail acharné, a indiqué hier le président de l'ANEL, Gaétan Lévesque. Le monde de l'édition québécoise ne peut plus en effet se permettre plus longtemps d'être absent de la vente de livres en ligne et de la vente de livres numérisés.

Cet agrégateur a été mis au point par la firme québécoise De Marque, qui traitera directement avec les éditeurs. Ces der-

niers sont d'ailleurs libres de fournir les œuvres numérisées à leur rythme, selon le fonds disponible. Tout en déposant leurs livres numérisés dans l'entrepôt, ils peuvent s'en servir pour desservir d'autres fournisseurs de livres numérisés, à l'étranger par exemple.

En conférence de presse cette semaine, Clément Laberge, de la firme De Marque, a relevé qu'Amazon.com était peu présente dans le marché québécois et franco-canadien. Cela permet donc à un agrégateur comme celui présenté ici d'y prendre sa place tout à son aise. Selon M. Laberge, aux États-Unis, la vente de livres en format papier vendus en ligne a désormais atteint les 12 %, en France, elle se situe entre 6 et 8 %, alors qu'au Québec elle se tient sous la barre des 3 %. Quant à la vente de livres numérisés, elle n'atteint aux États-Unis que 1 %, tandis qu'en France et au Québec elle est encore à peu près nulle.

Le Devoir

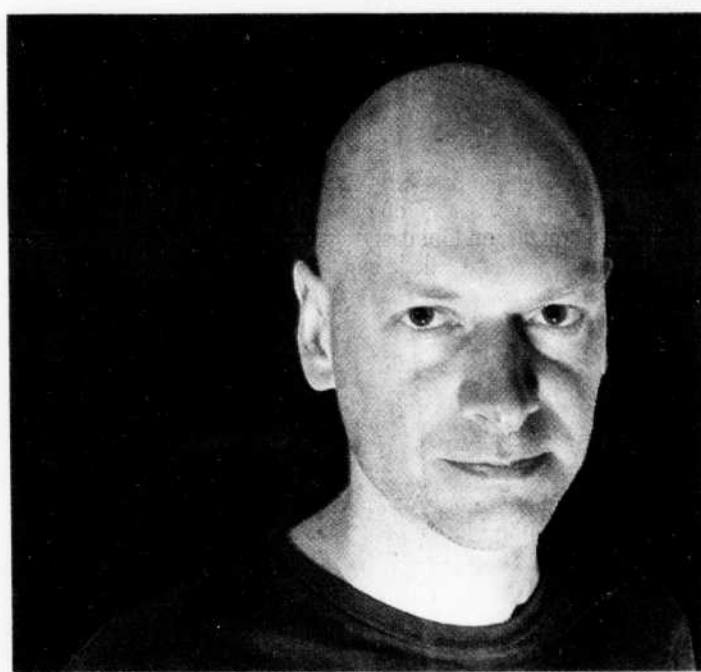
ROMAN QUÉBÉCOIS

L'homme est une femme qui s'ignore

DAVID DORAIS

Dans son premier roman, Rodolphe Lasnes, jeune écrivain d'origine française, explore d'une manière ludique le sujet des rôles sexuels. La prémisse de son récit est fort simple: le personnage principal, Frédéric, sans être moche ni minable (prétend-il), a peu de succès auprès des femmes. S'il réussit mal auprès d'elles, c'est par ignorance: «Je ne savais pas comment agir avec les femmes! Quoi leur dire? À quoi pensent-elles? Je n'avais jamais eu la chance de vivre à leurs côtés, alors face à elles, je me comportais comme devant des extraterrestres. [...] J'en ai déduit que, pour intéresser les femmes, il fallait d'abord que je les comprenne. Et si j'ai retenu une seule chose de mes cours de biologie, c'est que la compréhension passe par l'observation».

Il entreprend donc de se trouver une colocataire. Ce sera une femme de 28 ans qui se nomme Frédérique (il n'y a pas de hasard, se dit-il). Une fois son cobaye installé, il passe à la phase d'étude scientifique. Pour être tout à son aise, il installe un poste d'observation dans son placard: «quatre mètres carrés, un fauteuil, une tablette pour écrire, tout le



Rodolphe Lasnes

confort et vue directe sur l'intimité de Frédérique, à travers un œil-de-bœuf, dissimulé de l'autre côté du mur dans le cadran de la pendule.»

Les premiers moments de leur coexistence sont assez ennuyeux, pour le héros comme pour le lecteur. Pas grand-chose à se mettre sous la dent. Frédérique, apprend-on, se joue

coups, la curiosité augmente d'un degré: Frédéric décide, pour mieux connaître les femmes, d'agir comme elles.

Le récit prend alors un tournant beaucoup plus réjouissant. Voilà notre héros qui décide de manger plus sainement, qui se découvre une passion pour la décoration intérieure, qui passe des heures à s'épiler et à se maquiller, qui pique les sous-vêtements de sa coloc et finit par se balader dans les rues attifé en grande dame. Frédérique, bien sûr, remarque la folie croissante de son compagnon. Elle ne se doute pas qu'il poussera à l'extrême son désir de devenir une autre elle.

Il serait réducteur de voir dans ce roman un récit sur le travestissement. Il s'agit plutôt d'une enquête presque clinique sur le dérèglement de la personnalité, enquête surprenante où, en fin de compte, c'est le lecteur qui observe et le héros qui devient l'objet d'étude.

Collaborateur du Devoir

EXTRAIT DU CARNET D'OBSERVATION DE LA FEMME

Rodolphe Lasnes
Leméac
Montréal, 2008, 157 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Le « tremblé » des mots

SUZANNE GIGUÈRE

Léchées, timbrées (1993), réédité en poche, annonçait déjà l'écrivain actuel des métaphores rêveuses, des phrases qui déferlent sur la page, laissant parfois dans leur sillage une puissante charge émotionnelle. *Léchées, timbrées*, avec ses petites histoires pleines d'humour tendre et cruel, laisse un arrière-goût étrange et pénétrant. Nouvelles léchées parce que plusieurs sont rédigées comme des lettres, timbrées parce que certaines dégringolent jusqu'à des limites délirantes, comme *Lestés dans le fjord*, où une femme se lève de plomb pour rejoindre au fond du Saguenay son mari et sa maîtresse.

Un filon de dérision mélancolique traverse le puzzle de nouvelles. Les personnages masculins et féminins savent la friabilité de leurs infinis, de leurs certitudes, de leurs passions. «C'est toujours l'amour en nous qui est blessé, c'est toujours de l'amour que nous souffrons, même quand nous ne croyons souffrir de rien», Christian Bobin, *L'Inespérée*. Cet amour fou, qui se canalise par

l'écriture parce que c'est la seule façon de se consumer, entièrement par les mots.

Le travail du nouvelliste porte ses fruits à chaque page: le maillage serré du récit, le mélange constant des atmosphères, un réel sens du rythme. L'auteur pousse assez loin l'art du détail, crée des phrases méticuleusement comme autant de barrières de mots qui cloisonnent chaque nouvelle. Il ne se contente pas d'effleurer le langage, il le déflore, le triture, tente de découvrir à travers le «tremblé» des mots les franges imprévisibles de leur sens.

Voici une écriture secrète et offerte qui impose sa présence, qui fouille, qui heurte, qui bat, comme on dit, du pouls de la vie. Faut-il s'étonner que Jean Pierre Girard s'impose aujourd'hui comme l'un des nouvellistes les plus importants de sa génération?

Collaboratrice du Devoir

LÉCHÉES, TIMBRÉES
Jean Pierre Girard
L'Instant même, «Poche» n° 30
Québec, 2009, 120 pages

Série de la Place des Arts

Le Studio littéraire

Lundi 2 mars • 19h30
À la Cinquième Salle de la Place des ArtsMarie Tifo lit
Lise Tremblay

Chicoutimi, à la fin des années 1960. Une jeune fille rêve de tourner le dos à sa petite vie, à sa petite ville. C'est la toile de fond de *La sœur de Judith*. En prêtant sa voix à cette enfant, Marie Tifo renoue avec la langue et la musicalité de son coin de pays.

Une coproduction

Commanditaire

Les Capteurs de mots

Place des Arts Québec

jura.

Entrée : 15 \$
Étudiants : 10 \$
*Taxes incluses. Frais de service en sus.514.842.2112 • 1.866.842.2112
laplacearts.com«RENCONTRES LIBER»
Des livres et leurs auteurs

édition spéciale

AVEC

Natalie Jean

Je jette mes ongles par la fenêtre
aux éditions de l'Instant même

Louis-Jean Thibault

Reculez falaise

aux éditions du Noroît

Jean-François Cloutier

Jeff Fillion et le malaise québécois

aux éditions Liber

Librairie Pantoute

286, rue Saint-Joseph est, Québec

Dimanche 1^{er} mars
de 14h à 16h
entrée libre

LITTÉRATURE

La mère morte

C'est un petit livre à la couverture toute noire. Un livre sur la mort. La mort de la mère, vécue par le fils. Elle a 88 ans, son corps l'a lâchée, son heure a sonné. Il est à ses côtés.

C'est lui qui raconte, décrit son agonie à elle, parle de sa douleur à lui. Sans en remettre jamais. Sans se complaire. Mais en demeurant toujours au plus près de ce qui advient.

C'est un témoignage unique, très personnel, sur ce qu'il y a de plus universel. La mort de la mère. La vieillesse, la maladie, le corps qui déperit. La mort tout court, qui guette.

C'est plus qu'un simple témoignage, en fait. C'est une tentative de s'approprier la mort de la mère, la mort tout court, pour en faire quelque chose de beau. Ce n'est pas triste, c'est lumineux.

Le titre: *«Elle arrive avec l'été»*. C'est-à-dire, elle, la mère. Morte à l'hiver. Passée de l'autre côté, oui. Mais réconciliée avec sa propre mort. En quelque sorte.

Du moins, c'est ainsi que le fils aime se l'imaginer. En train de lui dire: allez, tout va bien pour moi de ce côté, je n'ai plus de corps, moi qui t'ai donné la vie, mais j'arrive, j'arrive avec l'été. *«C'est maintenant que la liberté commence, viens, laissons le soleil nous inonder de lumière fraîche et blanche.»*

C'est là-dessus qu'on referme le livre. C'est déjà le début d'autre chose. Mais nous, nous sommes encore derrière. Dans le moment juste avant. Avant que la mort advienne. En plein hiver.

C'est le moment que décrit le mieux l'auteur, Gilles Chagnon. Non pas tant comme le psychanalyste et psychiatre qu'il est dans la vie. Mais comme un fils qui va perdre sa mère, tout simplement. Sa mère, devenue son enfant.

Son récit, il le construit en boucles. D'abord, un condensé de ce qui va se passer. Ensuite, le détail, la broderie. La reconstitution minutieuse des événements. Entremêlée de souvenirs.

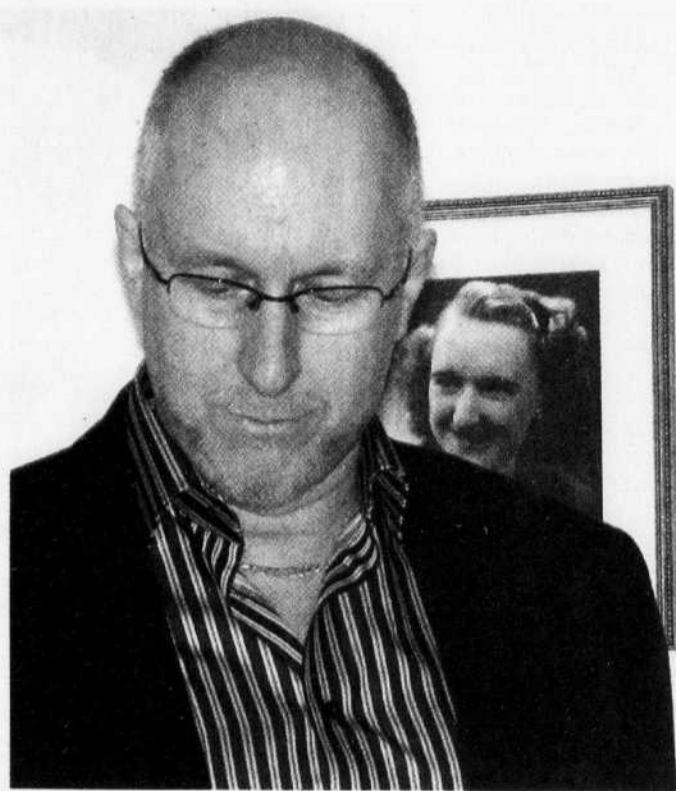
Souvenirs de son enfance à lui, auprès d'elle. Moments de grâce à quatre ou cinq ans, alors que le reste de la famille est absent. Tino Rossi chante, la mère rattrape les vêtements. Le temps s'arrête.

Plongée dans le passé, la jeunesse de la mère aussi. Ce qu'il en sait. Le travail aussi. Ce qu'il en sait. C'était pour elle et sa jeune sœur morte trop top. Les grands-parents qu'il n'a jamais connus: la grand-mère morte dans la fleur de l'âge, une «sainte», le grand-père alcoolique, déchu.

Ça revient par bribes, au cours du récit. De petits indices, ici et là, sur qui était cette femme, Pauline Daigle, mère de Gilles Chagnon. Mais on ne s'appesantit pas. On ne tente pas de recoller tous les morceaux, de sa vie à elle, de sa vie à lui. Là n'est pas le propos.

Ce qu'on sait, c'est qu'il y a ça, un jour: la voix de la mère, au téléphone, cassée, à bout de souffle; elle est fatiguée, dit-elle. Puis, une chute dans la nuit. Et l'hôpital, inévitable.

Est-ce la dernière fois qu'elle voit sa maison? Que va-t-il



Gilles Chagnon devant le portrait de sa mère

se passer maintenant? Combien de temps devant? *«Elle voudrait encore un peu de cette vie qu'elle aime, elle sait qu'elle a quatre-vingt-huit ans, elle ne se plaint pas; un jour s'achève, un autre encore?»*

Il y a l'inquiétude qui la gagne. Et la dignité qu'elle garde. *«Ses yeux seraient ceux d'une enfant tapie dans le noir pendant qu'il y a des bombardements tout autour. Au milieu de cette inquiétude, elle reste digne, inspirée.»*

Il y a le déchirement. La lutte. Entre le désir de vivre et le désir d'en finir. La lucidité, aussi. *«Je ne sortirai plus d'ici.»* La lucidité de la mourante: *«Ma vie est finie.»*

Pas de secours possible, pas de recours. La religion de son enfance, elle lui a tourné le dos depuis longtemps. Elle ne croit pas à l'au-delà. C'est ce qu'elle confie à son fils, en tout cas.

La fin est proche, elle le sait, il le sait. *«La fin du monde est là, entre nous deux. Nous le savons tous les deux intensément, nous nous maintenons dans une intelligence terrible, l'intelligence de la fin. Et pourtant, il y a aussi la douceur de la présence, de la conversation, de l'après-midi qui s'écoule.»*

Peu à peu, l'abandon. *«Nous sommes entrés dans le temps de l'agonie.»* La morphine s'en mêle. *«Je suis avec elle dans l'espace gris et dévasté de la présence, plus de parole, plus de regard, plus de sourire de reconnaissance, que la respiration qui perdure.»*

L'odeur, aussi. L'odeur de la mère, tout à coup, qui afflue. *«cette complexité unique, irrémédiable.»* Quelque chose qui remonte à loin, qui évoque un «plaisir lointain d'avant la mémoire».

Puis, c'est l'attente. L'attente de la fin. Comment accepter de la laisser partir? Comment, quand, acceptera-t-elle, elle, de partir? Est-ce son corps ou son esprit qui décide?

Ça y est. Elle le fait. *«Elle le fait avec beaucoup de grâce. Elle quitte avec beaucoup de grâce.»* Qui aurait dit cela? *«La beauté des mourants, dans cette solitude extrême, comment la traduire? Comment rendre compte de cet état terminal, absolument inattendu, de ma mère ce samedi-là?»*

L'accompagnement dans la mort. C'est ce que ce livre traduit. Nous fait voir, au plus près. Et puis ensuite, quand c'est vide, quand l'autre est

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Chef-d'œuvre pour les nuls

Bien entendu, à la vue d'un titre comme celui-là, *Le Chef-d'œuvre*, le critique lève un sourcil et pose tout de suite, par prudence, une main sur sa varlope — «grand rabot à poignée, qui se manie à deux mains». Mais le premier roman de Sébastien Filiatrault donne assez tôt, malgré un style plutôt faible, de légers signes d'autodérision qui permettent d'en poursuivre la lecture. Allons tout de même voir.

CHRISTIAN DESMEULES

Notre héros est un gratte-pier dépressif qui décide de prendre sa vie en main, c'est-à-dire de pondre, le titre nous l'annonce, un chef-d'œuvre. Quelque chose qui, dans son genre, friserait la perfection. Un roman, tenez-vous bien, capable de «décortiquer les hiéroglyphes de l'angoisse humaine». Un classique. Un de ces livres, disait Hemingway, dont tout le monde parle et que personne ne lit.

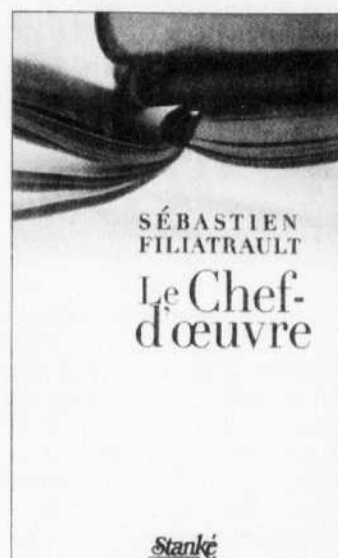
L'idée est éminemment romantique: accéder au cénacle des vrais grands hommes au moyen d'une œuvre impérissable, voire, pourquoi pas, parfaitement instantanée. Ce fantasme du chef-d'œuvre qui s'écrit tout seul, du livre rédemptoire, d'un nouveau statut social auréolé du prestige de celui qui a écrit, c'est la coquille vide qu'essaie de percer le narrateur du *Chef-d'œuvre*.

Première étape? Tirer un trait sur son «ancienne vie insignifiante». Ensuite? Se donner un objectif réaliste: «Je marquerai mon époque de ma plume assassine.» Et puis enfin? Devenir écrivain, c'est-à-dire rechercher le malheur et la souffrance qui

sont, comme chacun le sait, la matière première de toute véritable œuvre d'art.

Au fil de multiples digressions, souvent peu pertinentes, le lecteur fera la rapide connaissance du Rital, un ami chaud lapin plutôt insensible aux états d'âme de l'écrivain en herbe, ainsi que d'une ou deux amies qui ne sauront pas consoler le héros de son manque d'inspiration. Son artificielle «chute dans l'enfer de la drogue», l'expulsion volontaire de son appartement, son bref séjour dans les ruelles de Montréal, sa rencontre avec une vieille librairie qui mourra en lui léguant un manuscrit exceptionnel: le reste est à l'avenant, c'est-à-dire léger et peu crédible. Mais à ce compte, le livre pourrait encore être amusant.

Si l'intérêt s'évapore, c'est surtout parce que le style de Filiatrault devient vite sincèrement imbuivable. Lorsqu'il nous raconte, par exemple, que «le soleil est sorti de ses gonds pour prendre le pouls de la population qui battait la cadence». Ou bien: «Je ris à pleines dents dans ma barbe de trois jours.» Ou encore: «Je me suis levé avec une gueule de bois non traitée.» Sans oublier: «Il pleuvait à boire debout, mais je n'avais pas soif alors je suis resté couché...»



Le supplice pourrait s'allonger. Pas une page, pas un paragraphe, presque pas une phrase qui ne soient épargnés par ce genre de figures de style. Du Marc Favreau chroniqueusement sous-alimenté, mais si lourd, si tellement lourd. S'il y avait quelque mérite à pouvoir filer la métaphore «cheap», Sébastien Filiatrault aurait sans doute droit aux plus hautes distinctions.

Voici l'histoire simple, en somme, d'un parcours à obstacles: un désir emprunté, une courte et ubuesque descente aux enfers, une rédemption dérisoire. Et des illusions perdues. A la tonne.

Collaborateur du Devoir

LE CHEF-D'ŒUVRE

Sébastien Filiatrault
Stanké
Montréal, 2008, 256 pages

partie. *«Comment s'habituer à ne plus l'entendre, à ne plus la voir?»*

Il reste la vie qui appelle. Et il reste l'écriture, oui. *«L'urgence d'écrire est arrivée avec son déclin, écrire c'est revêtir une cotte de mailles invisible pour pouvoir affronter le monstre aux mille mains qui emporte tout, et aujourd'hui dans ce tout il y a le corps de ma mère.»*

Collaboratrice du Devoir

ELLE ARRIVE AVEC L'ÉTÉ

Gilles Chagnon
Éditions du Passage
Montréal, 2009, 152 pages

Biographie d'Ionesco
chez Flammarion

Après s'être penchée sur les destins de George Orwell, de la comtesse de Ségur ou de Hitler, la série des grandes biographies des Éditions Flammarion consacre un ouvrage à la vie de l'écrivain et dramaturge français d'origine roumaine Eugène Ionesco, cet «auteur d'avant-garde devenu classique», comme le résume le Robert des grands écrivains de langue française.

Pour André Le Gall, qui signe cette biographie chez Flammarion, Ionesco est un «existant spécial en son œuvre et en son

temps». Il décrit dans ce livre l'auteur de *La Cantatrice chauve* et des *Chaises* comme un poète de l'insolite plutôt que comme un chantre de l'absurde, «pasca-lien de naissance», «mystique déguisé en farceur mondain», «un homme de combat jouant le jeu du charme et de la séduction dans les salons parisiens».

Le Devoir

IONESCO

André Le Gall
Flammarion
Paris, 2009, 624 pages

► liberté 283

LIBRAIRIE
BONHEUR D'OCCASION

Livres d'occasion de qualité

- ~ Livres d'art
- ~ et de collections
- ~ Canadiens
- ~ Livres anciens et rares
- ~ Bibliothèque de la Pléiade
- ~ Littérature
- ~ Philosophie
- ~ Sciences humaines
- ~ Services de presse
- ~ BD, livres jeunesse

Achetons à domicile

514-522-8848 1-888-522-8848
4487, rue De La Roche (angle Mont-Royal)
bonheuroccasion@bellnet.ca

NOUS NOUS DÉPLAÇONS PARTOUT AU QUÉBEC,
POUR L'ACHAT DE BIBLIOTHÈQUES IMPORTANTES.

WWW.REVUELIBERTE.CA

ARCHAMBAULT

Une compagnie de Quebecor Media

PALMARÈS LIVRES

Résultats des ventes: du 17 au 23 février 2009

ROMAN	OUVRAGE GÉNÉRAL
1 LE SHACK W. Paul Young (Le Jour)	1 LA SANTÉ PAR LE PLAISIR DE BIEN... Richard Bélièvre / Denis Gingras (Trécarre)
2 RENARD BLEU Yves Beauchemin (Fides)	2 LES RÊVES DE MON PÈRE Barack Obama (Points)
3 LES PILIERS DE LA TERRE Ken Follett (Livre De Poche)	3 LA BIBLE DES ANGES Joane Flansberry (Dauphin Blanc)
4 LE LISEUR Bernhard Schlink (Gallimard)	4 KILO CARDIO Isabelle Huot (de l'Homme)
5 MILLÉNIUM T. 1, 2 et 3 Stieg Larsson (Actes Sud)	5 LAISSE TOMBER, IL TE MÉRITE PAS Greg Bohndt (Mcc)
6 ÊTES-VOUS MARIÉE À UN PSYCHOPATHE Nadine Bismuth (Boréal)	6 LE GUIDE DE LA MOTO 2009 Bertrand Gahel (Mcc)
7 FORTRESSE DIGITALE Dan Brown (Livre De Poche)	7 MAIGRIER PAR LA COHÉRENCE CARDIAQUE David O'Hare (Souccar)
8 UN MONDE SANS FIN Ken Follett (Robert Laffont)	8 ÊTRE CONJOINTS DE FAIT Sylvie Schirm (Québec Amérique)
9 VILLA NUMÉRO 2 Danielle Steel (Presses de la Cité)	9 L'AUDACE D'ESPÉRER Barack Obama (Presses de la Cité)
10 SEUL DANS LE NOIR Paul Auster (Leméac)	10 L'ART DE LA MÉDITATION Matthieu Ricard (Nil)

JEUNESSE	ANGLOPHONE
1 FASCINATION T. 2: TENTATION Stephanie Meyer (Hachette Jeunesse)	1 BREAKING DAWN V. 4: TWILIGHT Stephanie Meyer (Little, Brown & Co)
2 VISIONS T. 1: NE MEURS PAS LIBELLULE Linda Joy Singleton (ADA)	2 CONFESSIONS OF A SHOPAHOLIC... Sophie Kinsella (Deil)
3 L'APPRENTI ÉPOUVAITEUR T. 5... Joseph Delaney (Bayard-Jeunesse)	3 WATCHMEN Alan Moore / Dave Gibbons (H.B. Fern)
4 LE ROYAUME DE LA FANTAISIE Geronimo Stilton (Albin Michel)	4 REMEMBER ME? Sophie Kinsella (Bantam Books)
5 JE T'AIMERAI TOUJOURS Robert Munsch (Firefly)	5 REVOLUTIONARY ROAD (MT) Richard Yates (Vintage)
6 LES COMTES DE BEEDLE LE BARDE J. K. Rowling (Gallimard-Jeunesse)	6 DREAMS FROM MY FATHER: A STORY... Barack Obama (Three Rivers)
7 LES SANG-BLEU Melissa De La Cruz (Albin Michel)	7 PILLARS OF THE EARTH Ken Follett (Signet)
8 LE CLUB DES DISEUSES... T. 1 Dotti Enderle (ADA)	8 THE ROAD Cormac McCarthy (Vintage)
9 LE JOURNAL D'AURÉLIE LAFLAMME T. 2 India Desjardins (Intouchables)	9 MARKED V. 1 P. C. Cast / Kristin Cast (St. Martin's Press)
10 CŒUR D'ENCRE Cornelia Funke (Gallimard-Jeunesse)	10 THE SHACK: WHERE TRAGEDY... William P. Young (Hachette)

carte-cadeau

ARCHAMBAULT

Du plaisir à la carte

LITTÉRATURE

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

Les mondes multiples de Paul Auster

«Seul dans le noir, je tourne et retourne le monde dans ma tête tout en m'efforçant de venir à bout d'une insomnie, une de plus, une nuit blanche de plus dans le grand désert américain.» Les tout premiers mots du dernier roman de Paul Auster, *Seul dans le noir*, son douzième, donnent le ton de ce roman sombre qui fait la part belle au désarroi et à la conscience aiguë du temps qui passe.

CHRISTIAN DESMEULES

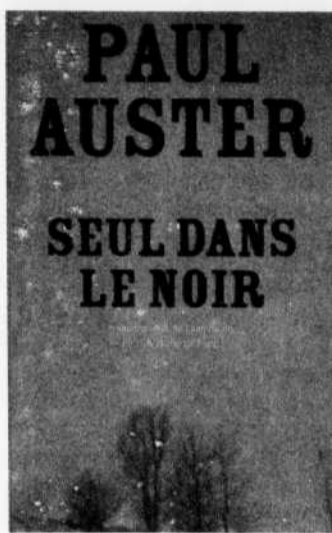
August Brill, critique littéraire de 72 ans à la retraite, habite au Vermont avec sa fille et sa petite-fille. Récemment veuf et victime quelques mois auparavant d'un accident de la route qui le contraint à se déplacer en fauteuil roulant, le vieil homme insomniaque s'invente chaque soir des histoires «pour éloigner les fantômes». En l'occurrence: ne pas trop penser à son épouse disparue, aux défaites amoureuses et aux misères du corps, au temps qui passe et qui réduit peu à peu l'homme et tous ses rêves à un peu de poussière. Au creux de sa nuit sans sommeil, l'humour du protagoniste de Paul Auster lui semble «aussi sombre que la nuit d'obsidienne» qui l'entoure.

Car dans le monde que Brill s'imagine, si les événements du 11-Septembre n'ont jamais eu lieu, et si la guerre en Irak ne

dit rien à personne, une terrible guerre civile déchire toutefois les États-Unis depuis l'élection «frauduleuse» de 2000 par laquelle George W. Bush et sa «bande d'escrocs fascistes» ont accédé au pouvoir.

Le vieil homme se raconte l'histoire d'Owen Brick, enlevé à sa vie de magicien à New York pour être plongé en pleine guerre civile, à qui on donne pour mission de tuer l'homme qui est responsable de cette situation («Il l'a inventée, et tout ce qui arrive ou est sur le point d'arriver se trouve dans sa tête»). Son nom? August Brill.

Alors que sa fille Miriam travaille à une biographie de Rose Hawthorne (la fille de l'écrivain Nathaniel Hawthorne), un vers de son œuvre «pesante et maladroitement, au mieux médiocre», prend un sens particulièrement aigu pour Brill: «Et ce monde étrange continue de tourner» («the weird world rolls on», selon le texte original).



Au même moment, sa petite-fille Katya soigne une dépression en regardant à la chaîne des films (tels que *La Grande Illusion*, *Le Voleur de bicyclette* et *Le Monde d'Apu*), qui sont autant d'occasions de commentaires intelligents sur le monde et le cinéma. Pour l'auteur du *Voyage d'Anne Blume* et de *Leviathan*, sans contester la femme semble être l'avenir de l'homme. Mères, épouses, filles, maîtresses, elles incarnent des valeurs de courage, de dévouement, de douceur et de passion dont l'humanité ne saurait se passer.

Mais on le comprend aussi

très vite: lire et inventer des histoires sont des façons de construire, briques après briques, sa propre humanité. De résister. D'explorer cet univers de contradictions où nous sommes condamnés à vivre.

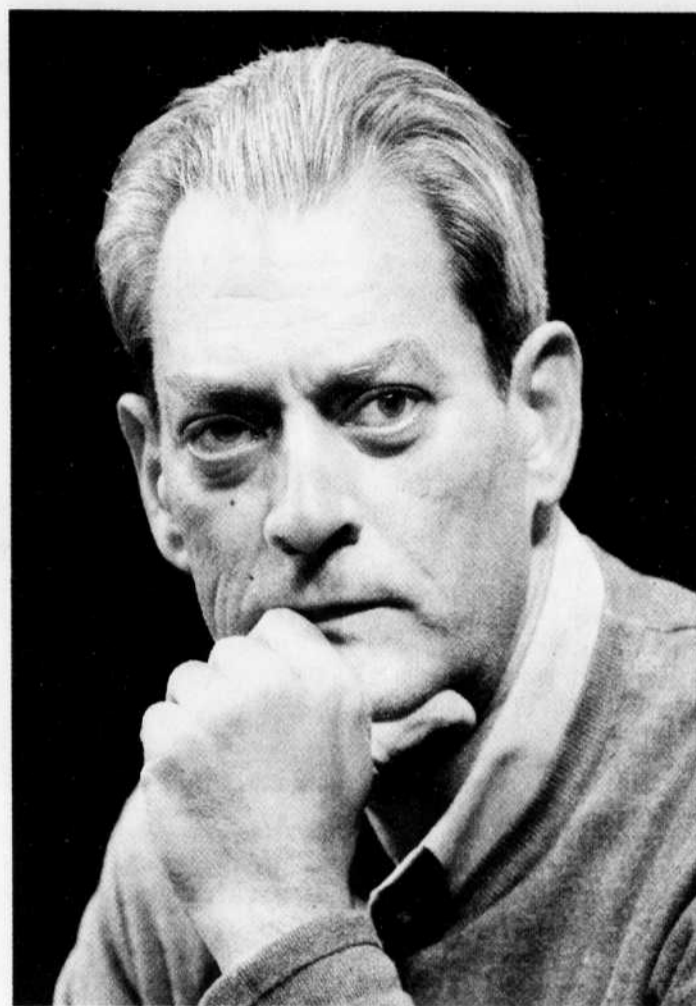
Comme c'est le cas pour plusieurs des protagonistes des romans de Paul Auster — et qui sont eux-mêmes très souvent des écrivains —, l'écriture est plus que jamais pour August Brill la meilleure façon d'appréhender le monde, de donner un sens à sa propre vie, de trouver et de nommer sa propre place au sein d'un univers désordonné, chaotique, insaisissable et multiple.

Avec sa réflexion en creux sur la filiation et le passage du temps, *Seul dans le noir*, l'un des meilleurs crus d'Auster depuis quelques années, nous rappelle qu'«en dépit des maux, de l'ennui et des déceptions, jamais nous ne serons plus près de voir le paradis qu'en vivant dans ce monde».

Collaborateur du Devoir

SEUL DANS LE NOIR

Paul Auster
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christine Le Bœuf
Leméac/ Actes Sud



L'écrivain américain Paul Auster

BERTHOLD STADLER AFP

LITTÉRATURE FRANÇAISE

La sauvagerie en direct, d'après Richard Millet

GUYLAINE MASSOUTRE

Rien de plus secret et de plus imprévisible qu'un écrivain à sa table. On a beau les lire, croire les connaître, ceux qui peaufinent l'envers des idées bien-pensantes ajoutent des strates à la pente irrécusable et abjecte de notre monde.

Il est périlleux, assurément, de cerner sans méditation l'opus noir de Richard Millet, *La Confession négative*. Ses cinq cents pages d'écriture propre à vous subjuguier ou à vous faire désespérer à tout jamais de l'héroïsme du mal, consacrées à la guerre au Liban en 1975, croisent de ramifications les univers révolus qui ont précédemment hanté Millet. S'y ajoute une contre-apologie subversive de la guerre civile.

Attention, sujet insoutenable. Infernal et vide de salut: «[...] étranger à moi-même, c'est-à-dire plus que jamais étranger à mes victimes», la fonction des armes, le meurtre. Telle est globalement l'entreprise. À pleurer.

Folie funèbre

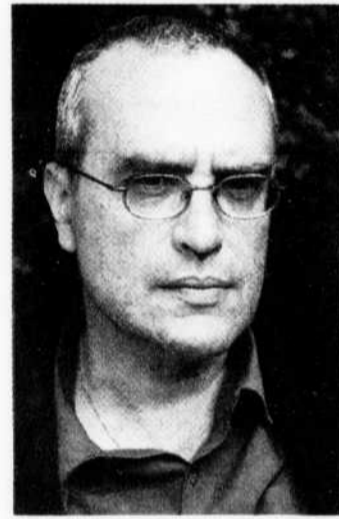
Fort de sa «laisure» publique, de sa carrure hors normes, s'enfonçant sous la lecture de Blanchot dans les es-

paces négatifs, désormais de plus en plus documentés par la littérature, la volonté romanesque de Millet délibère sur les dites vertus de l'immonde.

Indubitable: elle se développe en forme de fugue. Voilà pour la forme, le talent. Maintenant, le fond: depuis *Ma vie parmi les ombres* (2003), c'est lui qui le dit, il prête à ses personnages des vues très proches des siennes. Mais aux détails, le lecteur peut savoir qu'il demeure dans la fiction. Le «je» du narrateur n'est pas l'auteur, mais cela tient à un fil: ne pas confondre détachement démoniaque, sensibilité bourrue et crime réel.

Retenu presque jalousement, *La Confession négative* est l'aboutissement d'une pensée dure, ciselée dans la prose d'une quarantaine d'ouvrages. De la noire litanie corrézienne, des obsessions querelleuses de Millet, il ressort ici un autre «cuisseur», «une gourle à peine dégrossie, un garçon tout juste sorti de l'université». Cet alter ego en raté de la vie, amoral, faible, obéit lucidement à des assassins fanatiques, des phalangistes chrétiens armés du Liban. La kalachnikov s'est trouvée une cause.

Réactionnaire atavique, comme le sont séculièrement maints



Richard Millet

ruraux, méfiants, retors et pingres par dénuement, son triste sire nous embarque pour trois semaines d'«excitation négative», durant lesquelles son désœuvrement prend la pleine dimension d'une «maudissure».

L'objet du livre est là: dans la révolte vaniteuse et haineuse qui, selon Millet, conduit à l'acquisement des armes, à la fatalité. Qu'est-ce à dire, sinon que l'œuvre entraîne la vérité humaine dans une sincérité étale, non repentante, qu'il faudra au lecteur absoudre ou condamner.

Millet en misanthrope

La lire? Vous êtes prévenus. Lire vite ne servira à rien. L'œuvre est complexe, malsaine, mêlant les exactions au devenir écrivain et humain. Quand Millet raconte le monde archaïque de sa Corrèze ancestrale, avec son ton personnel, fasciné par le mal, le laid, le puant, il refuse la nostalgie, les effets de mode, la modernité, la béatitude. Il lui arrive d'être drôle, mais le plus souvent il peint l'abject. Si une solidarité avec les échoués de la modernité lui inspire une vague pitié, sa conscience pleine de morgue l'emporte vers ce qui la fait exister: la douleur, l'effroi; ici et là, une reconnaissance.

Millet assume tout cela. Voilà pourquoi il n'idéalise rien. Pas d'arrogance urbaine, rien d'autre que des espaces sombres, contenant l'horreur, substitués à ceux de jadis, irrecouvrables à force d'être déshérités, isolés, hermétiques aux bienfaits des loix.

Une presse bien-pensante et agitée instrumentalise déjà des citations isolées. L'éditeur a posé un avertissement: la première personne ne reflète pas la pensée de l'auteur. Récupérer les

humeurs vilaines, acrimonieuses et aliénées des personnages est une erreur. Millet n'en a cure; combien il hait la dégénérescence, il l'écrira encore.

Gouffres du sauvage

Éditeur chez Gallimard des *Bienveillantes* de Benjamin Littell, Millet relance la polémique sur la fiction, roman ou récit, et sur ses liens avec le documentaire. Lui-même a écrit *Beyrouth* (Champ Vallon, 1987) et *Un balcon? Beyrouth* (La Table ronde, 1994), parts douloureuses d'une initiation négative et d'une perte irréparable.

Fureur et monstruosité de «l'ignominie partisane» côtoient ainsi Alain Grandbois, Genet, Dostoïevski et Rilke. De Montreuil à Beyrouth, en passant par l'université, la gauche, Vincennes, le Québec, Millet se rapproche de Guyotat, sans sa feuille de route militaire et politique. Il a des prédécesseurs, qu'il faut revoir, ces Lafcadio de Gide et Meursault de Camus.

On entre dans le corps d'un guerrier. Le massacre jouissif commence. On arpente la géologie mentale et crépusculaire d'un narrateur lettré, nanti d'un sexe et d'un paquet d'armes.

Commentent les mots inversés. L'ère du négatif. De la hargne, de l'obscène, de l'infâme, du mercenaire: «la mort comme sentiment d'irréalité absolue».

À vrai dire, les scènes enfantines qui ponctuent celles de pure cruauté m'ont paru impies.

Imposture, autisme, atrocités éclaboussent les prix Nobel et toute notre morale sacrée, pour démontrer le déclin spirituel et la caducité. Le récit de ce meurtrier lettré de La Quarantaine, vengeur présumé des suppliciés de Damour et Jiyyé, fait horreur.

Millet a relu Genet, les ignominies de Sabra et de Chatila. «L'homme s'enivre de son propre cloaque», fait dire Millet à un figurant, ombre parmi les humiliés de l'histoire qui ont pris le pouvoir. Quant à moi, je vous recommande d'ouvrir *Raconter et mourir* de Thierry Hentsch. L'Occident ne doit pas occulter son horizon de mort.

Collaboratrice du Devoir

LA CONFESSION NÉGATIVE

Richard Millet
NRF Gallimard
Paris, 2009, 525 pages

LA PETITE CHRONIQUE

Entre le tout et le rien

On s'est souvent demandé ce qu'était la littérature. Sans y réussir, évidemment, puisqu'on est dans l'indémontrable. Qu'est-ce qui fait qu'un livre est littéraire et un autre non? Le sujet? Combien de romans parfaitement insignifiants n'ont-ils pas été écrits à partir de sujets historiquement importants? En revanche, ne trouve-t-on pas des proses splendides écrites à partir de faits anodins?

In Memoriam, de Stéphane Audeguy, est un recueil d'anecdotes à propos de la mort de personnages la plupart du temps célèbres. Si le thème peut paraître macabre, le traitement qu'apporte l'auteur est léger. Une lecture divertissante sans plus.

Si on peut faire l'impasse sur cette fantaisie, on aura intérêt à lire la correspondance entre Philippe Jaccottet et Giuseppe Ungaretti. Commencée en 1946, elle s'achève à la mort du poète italien en 1970.

Point n'est besoin d'être familier de l'œuvre de l'un ou de l'autre de ces écrivains pour prendre connaissance de lettres souvent écrites dans la ferveur. Lorsque Jaccottet rencontre Ungaretti pour la première fois, il ne connaît ni son œuvre ni l'italien. L'auteur de *Vie d'un homme* a presque 40 ans de plus que celui qui deviendra son traducteur. Une relation fondée sur une admiration mutuelle s'établit rapidement. Jaccottet se refuse alors de parler en public, n'aime pas le luxe, se contente d'hôtels où il «loge aussi modestement que possible». Même si la réputation du poète italien devient universelle, qu'il reçoit prix et distinctions, les liens entre les deux hommes ne se rompent pas. Ungaretti sait qu'il a trouvé en son confrère suisse un traducteur et un écrivain exceptionnels. S'il n'existe qu'une seule raison de lire cette correspondance, c'est à n'en pas douter l'ardeur et la fidélité que mettent les deux épistoliers dans leurs rapports. Rarement a-t-on rendu à la littérature un hommage d'une aussi grande teneur.

Charles Dantzig, dont on n'a pas oublié *Le Dictionnaire égoïste de la littérature française*, qui reparait ces jours-ci en poche, publie un bien étrange livre sous le titre d'*Encyclopédie capricieuse du*

tout et du rien. Le Robert définit l'encyclopédie comme un ensemble de connaissances. Des connaissances, il y en a à satiété dans ce volumineux fourre-tout.

Dantzig a beaucoup lu. Il a prouvé avec son *Dictionnaire*. Cette curieuse encyclopédie nous apprend qu'il est aussi observateur de la vie sous toutes ses formes. Il peut tout aussi bien nous entretenir d'un auteur oublié du XVI^e siècle (Christofle de Beaujeu) que de personnalités évanescences dont *Paris-Match* fait son miel.

Ce livre est à la fois irritant et fascinant. Entendez par là qu'il nous fait passer par des impressions de lecture diverses. Il multiplie les listes. Certaines sont hilarantes, d'autres sont inutiles. Dantzig apparaît comme un contemporain cultivé, curieux de tout, un brin snob, amateur de villes, aussi à l'aise à Rome qu'à New York, volontiers frondeur et pourtant porté vers l'extase.

On a compris que l'objet qu'il nous propose a de quoi irriter. Que l'on soit dans le domaine privilégié des pulsions et révolutions purement personnelles ne fait pas l'ombre d'un doute. Avec le résultat qu'à une bonne dizaine de reprises m'est venu le désir de refermer cette fausse encyclopédie.

Mais que pensez-vous de ce livre, à la fin? êtes-vous tenté de me demander. Tout et rien, pour en revenir à son titre. Je le conserve près de ma table de chevet. On ne sait jamais. De sa consultation dépend l'état dans lequel je dormirai. Rêve ou cauchemar, c'est selon.

Collaborateur du Devoir

IN MEMORIAM

Stéphane Audeguy
Gallimard,
«Le Cabinet des lettrés»
Paris, 2009, 112 pages

CORRESPONDANCE 1946-1970

Jaccottet/Ungaretti
Gallimard,
«Les Cahiers de la NRF»
Paris, 2008, 246 pages

ENCYCLOPÉDIE CAPRICIEUSE DU TOUT ET DU RIEN

Charles Dantzig
Grasset
Paris, 2009, 790 pages

Olivieri
librairie • bistro

Olivieri
Au cœur des idées

Mercredi 4 mars
à 19 h 00

Avec le soutien de la Sodac

5219 Côte-des-Neiges
Métro Côte-des-Neiges
RSVP : 514 739-3639
Bistro : 514 739-3303

Causerie
avec

Marc Angenot

En quoi sommes-nous encore pieux ?
Sur l'état présent des croyances en Occident
PUL, coll. « Verbatim »

Il est utile à mon sens de poser à la société d'aujourd'hui une grande question qui fut celle de Nietzsche : En quoi sommes-nous encore pieux ?

ANIMATRICE
Josiane Boulad-Ayoub,
Philosophe et directrice de la
Collection « Verbatim » au PUL

ESSAIS

ENTRETIEN

Les accommodements raisonnables du père Benoît Lacroix

Quand on entre dans le bureau du père Benoît Lacroix, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, c'est près d'un siècle de l'histoire du Québec qui nous regarde à travers ses yeux bleus. Un regard tout en nuances et en douceur que le dominicain partage avec le lecteur dans un nouveau livre d'entretiens paru chez Fides.

CAROLINE MONTPETIT

Il est droit comme un «i», a le regard clair d'azur. A 93 ans, il a traversé le siècle en amoureux de la poésie et des grands espaces. C'est cet espace, celui du fleuve, celui du ciel, qui a été son premier contact avec ce qu'on appelle la religion. Avant de trouver Dieu chez les hommes, le père Lacroix l'a trouvé dans la nature, comme il l'explique dans son bureau de la résidence des Dominicains, chemin de la Côte-Sainte-Catherine, où il vit depuis plusieurs décennies. Chrétien, il l'est devenu «avec le temps», constate-t-il.

Cette relation avec la nature lui vient peut-être d'ailleurs, admet-il, de la philosophie des Amérindiens micmacs et abénaquis, qui vivaient près de chez lui, à Saint-Michel-de-Bellechasse. Le père Benoît Lacroix en raconte d'ailleurs un bout sur son enfance en général dans le livre *La mer récompense le fleuve*, qui retrace son parcours à travers des entretiens avec Simone Saumur-Lambert et Pierrot Lambert et qui vient de paraître chez Fides.

Entre une mère très pieuse et un père conteur, l'homme a appris à vivre dans les nuances et la tolérance. Il se souvient, par exemple, que sa mère, «à la limite du scrupule», en entendant ses enfants chanter des chansons plutôt grivoises, disait: «Quand c'est chanté, c'est pas péché.» Ou encore qu'à l'époque où les curés interdisaient la danse, et qu'on recevait de la famille de loin, le père disait: «On va danser et on va se confesser samedi.»

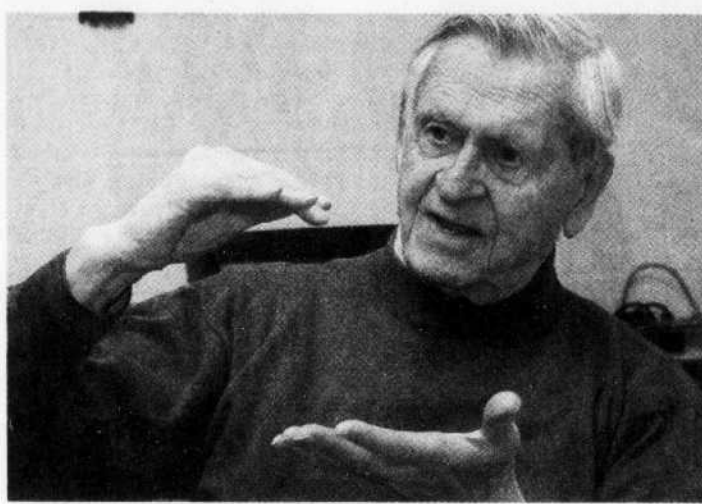
Le temps des grands pouvoirs

Dominicain, Benoît Lacroix a connu les temps de grands pouvoirs du clergé, l'époque par exemple où les membres de sa famille s'agenouillaient devant lui lorsqu'il était de passage, tout de blanc vêtu, dans son village de Saint-Michel-de-Bellechasse. Il a aussi connu le vent d'anticléricalisme qui a soufflé, et qui souffle encore, sur le Québec depuis les années 1960. Rien qui n'ait pu altérer le regard paisible qui passe sur le monde. «Je ne suis pas un homme de pouvoir», dit-il tout simplement, sans aucun regret. «Notre forme obsessionnelle de catholicisme ne pouvait plus durer. Nos pouvoirs en tant que clercs et religieux ne pouvaient plus durer», écrit-il encore dans ces entretiens.

L'homme a fait ses accommodements, avec l'Église et avec son temps. Dans le livre qui lui est consacré, il raconte avoir très mal pris, au départ, les directives de l'encyclique *Humanae vitae*, notamment sur la contraception.

«Je l'ai vécu en lisant mal l'encyclique *Humanae vitae* qui venait contredire ce que j'avais pu dire à certains époux et à certaines épouses en particulier. Je pense à tel cousin de la campagne arrivant en ville et faisant face à des situations concrètes. *Humanae vitae* disait non à la pilule!». Plus tard, après une lecture plus attentive, il s'est ravisé. «Eh oui, l'encyclique offre un large éclairage et bien au-delà de la morale à court terme; à moi de suivre la route qui sera la plus généreuse, pour moi et pour mes proches.»

En entrevue, le père Lacroix



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le père Benoît Lacroix a fait ses accommodements, avec l'Église et avec son temps.

précise qu'il considère que l'Église ne devrait pas s'immiscer dans la vie privée des gens, mais il épouse le principe selon lequel la famille est le but premier du mariage. «Il est essentiel historique que l'on défende coûte que coûte l'institution familiale sans laquelle une société ne peut pas durer. Ainsi, si une conduite, une manière particulière de vivre, s'oppose à la famille, elle ne devrait pas s'imposer comme norme générale», lit-on dans ses entretiens.

En entrevue, le père Lacroix associe le mouvement anticlérical à la forte urbanisation qui l'a accompagné. En ville, d'ailleurs, faute d'espace, les familles nombreuses sont moins les bienvenues, constate-t-il.

L'espace revient donc constamment dans le discours de cet amoureux du fleuve et de la mer. Tout récemment, alors qu'il accompagnait les participants à la Grande Traversée de la Gaspésie, sur le fleuve Saint-Laurent, le bateau qui les abritait s'est pris dans les glaces, près de Matane. Et le père Benoît Lacroix se souvient avec bonheur de cet instant où les passagers dont il était ont dû se plier au rythme des marées, à la volonté du vent.

Le Québec et le fait français

Lorsqu'il parle de politique, l'homme évoque aussi cette notion d'espace. Il trouve dommage, par exemple, d'enfermer le Québec dans des frontières qui ont été établies par d'autres en 1867. Pour lui, le fait français dépasse ses frontières, et c'est ce fait qu'il veut défendre à tout prix.

«J'ajoute que, pour être un meilleur pays, le Québec devrait chercher aussi à élargir les lieux de sa pensée... et de ses rêves, et s'asseoir avec les autres francophones d'Amérique pour recréer une nouvelle unité politique, mais sans partisanerie exagérée. Est-ce possible?», peut-on lire dans ses entretiens. Il aime rappeler d'ailleurs que, historiquement, le mot «canadien» a précisément servi à assurer la survivance du fait français, comme le *Ô Canada*, d'ailleurs.

C'est dans ce fait français que ce médiéviste, aussi épris de culture populaire, a aimé puiser pour tracer des liens entre ce Canada français et la culture du Moyen Âge.

«Je pense au langage de mon père avec ses mots des XII^e et XIII^e

siècles, par exemple, *accoutumance*, *attisonner*, *atrayance*, *donaison*, *entailler*, *estriver*, *garnement*, *safer*, *riser*», note-t-il.

Le père Lacroix a la mémoire longue, donc. Pourtant, il a renoncé à écrire un livre sur l'art de vivre, voire l'art de naître, pour continuer de fixer sur le monde des yeux bleus brillants comme des yeux d'enfants. «À 93 ans, on sent l'avenir tout proche... et on le devine autrement. Le visible dérange moins», écrit-il. S'il relève que le monde moderne est complètement épris de son moi et traverse une période de doute, il se réjouit,

par exemple, de l'élection de Barack Obama à la présidence des États-Unis. Et de son bureau du chemin de la Côte-Sainte-Catherine, qui donne sur diverses écoles, il regarde chaque jour, confiant, serein, l'avenir se lever devant lui.

Le Devoir

LA MER RÉCOMPENSE LE FLEUVE

PARCOURS DU PÈRE LACROIX

Conversations avec Simone Saumur-Lambert et Pierrot Lambert
Fides
Montréal, 2009, 314 pages

LA MORT DE PETER PAN

Claire Varin



Photo: Marianne Doyon



Plus de vingt ans après la mort tragique de Malcolm Walker, la narratrice de ce roman tente, par une enquête minutieuse, de découvrir ce qui se cache derrière cette figure d'éternel adolescent doté d'un étrange magnétisme.

Le sens du voyage

Autobiographie d'un grand reporter

Grand reporter pour le magazine allemand *Der Spiegel*, voyageur insatiable, observateur impitoyable des guerres d'Asie, du Vietnam au Cambodge, Tiziano Terzani fut tout cela.

GEORGES LEROUX

Quand Tiziano Terzani amorce les conversations avec son fils Folco, dont ce livre est issu, il sait qu'il n'en a plus pour longtemps. Le cancer rongé son corps épuisé, il a soixante-six ans et, pour son fils, il entreprend de raconter le voyage de sa vie. D'autres seraient anxieux, lui est serein, et quand on lui demande où il trouve la source de cette sérénité, il confie qu'il a fait tout ce qu'il a voulu faire et qu'il n'a aucun regret. Mais plus on l'écoute, plus on voit que cette sérénité repose sur un long cheminement qui, à travers chaque étape, l'a conduit au détachement.

Que dans cette ascèse de la fin nous entendions un écho de la spiritualité indienne peut nous surprendre, car le récit nous met en présence d'un homme joyeux, intempêtif, inconstant et que rien ne semblait préparer à la sagesse. La lecture de ces entretiens nous montre cependant que, sous cette vie d'aventurier, menée souvent loin de la famille et des obligations ordinaires, c'est l'excès lui-même qui a forgé le dépouillement.

Ce pourrait être une leçon importante de ce livre, *best-seller* depuis sa parution en Europe, une sorte de quitte ou double: une vie vécue si intensément ne peut trouver sa résolution que dans le consentement à la finitude, et plus elle aura été intense, plus son achèvement sera souverain et détaché.

On peut penser à Michael Herr, à Bruce Chatwin, à quelques autres grands reporters. Mais Terzani a ceci de particulier, il connaît ses faiblesses

depuis le début et à son fils il les avoue toutes. Rien de complaisant dans son récit, rien non plus qui évite la dérision: chaque fois qu'un hasard est la vraie raison de ce qui pourrait être présenté comme un exploit, il s'efface devant le jeu du destin. Une succession aussi riche et dense de voyages et d'écritures pourrait n'avoir aucune trame de fond, mais dans la mémoire de Terzani, la trame essentielle, c'est la banalité du désir et la formation, lente et confuse, d'une conscience qui va au-delà de l'apparence. L'histoire, en effet, attend le grand reporter presque aussi frénétiquement qu'elle porte ses héros: témoin des grandes convulsions politiques de la seconde moitié du vingtième siècle, le reporter domine la scène, il regarde en face la violence et le mal, il en décrit les aspects cyniques chez les tyrans autant qu'il s'attarde à la misère des opprimés. Mais lui, comme dans cette scène des souvenirs de fumeries d'opium dans Phnom Penh, apprend nécessairement, parce qu'il n'est pas l'acteur de ces absurdités, qu'il ne peut être que le héros de sa propre vie. Il devient philosophe.

Journaliste, ironiste, sage

Ce demi-siècle a vu l'avènement d'un journalisme de courage et mondialisé; Terzani a fait partie de ces observateurs de l'impérialisme, il a tout vu. Mais il a aussi voulu tout comprendre.

Formé dans le moule des grandes études classiques à Florence et à Pise, il en a gardé le sens de l'étude et la confiance dans la connaissance. Comment ce jeune avocat devint journaliste en Chine et se trouva aux premières loges de la révolution culturelle, on le comprend quand on relit son projet politique sur le fond de son éducation traditionnelle: c'est l'histoire d'une génération, la passion de l'engagement, les utopies du marxisme révolutionnaire, mais aussi l'histoire d'une désillusion aussi rapide que brutale. La Chine qu'il rencontre n'est déjà plus celle de son idole, Edgar Snow. Il en sera expulsé. «J'ai voulu, écrit-il, être un Florentin qui voit le monde autrement.» Il y est parvenu.

On ne résume pas parcours aussi touffu, on en retient cependant une émotion très particulière: c'est la révolte impuissante contre la guerre, contre la répétition de la violence, dont nous retrouvons l'expression dans ses *Lettres contre la guerre* (Liana Levi, 2002). La guerre est-elle le dernier mot de l'Histoire? Le grand reporter, se déplaçant sur tous les fronts, est tenté de le penser; il a toujours le nez collé dessus. Quand il relie la fin du communisme et l'émergence de l'islam fondamentaliste, ce n'est pas seulement la guerre qui forme la trame du récit, c'est le mouvement quasi tectonique de l'Histoire avec une majuscule. Dans quelle position faut-il se trouver pour le sentir? C'est la question qu'on peut adresser à ce récit où le scandale moral affleure dans chaque scène, dans chaque lieu, et où la détresse de l'écrivain est si vive devant l'ignorance

qu'il doit s'en protéger en mimant la légèreté. On le sentira, pour ne donner qu'un exemple, dans le récit qu'il fait de sa visite du Potala, où il se laissa enfermer pour échapper aux insultes des gardes chinois à l'endroit des dieux tibétains.

A son fils attentif, il raconte tout, les passions comme les déceptions. Il décrit le rôle des livres, mais aussi l'amour des objets simples rapportés de ces endroits riches en traditions. Mais surtout, il raconte des histoires, des centaines d'histoires, comme celle du trésor de Yamashita, le genre d'histoire qu'aimait Michael Herr, les dessous cachés de la grande Histoire. Plus ces histoires s'accumulent, plus on voit s'esquisser le rire bouddhique de Terzani, et quand la maladie qui va l'emporter vient inverser le sens de la course, il est prêt: il retourne sur l'Himalaya et récapitule les leçons de cette frénésie. Le message de l'Orient lui revient sous une autre forme, et il se découvre capable de sérénité malgré la violence et la honte. La fin du récit s'adresse, à travers Folco, à une jeunesse tentée par le cynisme: Terzani livre un message d'espoir, les dieux sont entrelacés avec les démons, le sens du voyage pourrait être de l'accepter.

Collaborateur du Devoir

LA FIN EST MON COMMENCEMENT

UN PÈRE RACONTE À SON FILS LE GRAND VOYAGE DE LA VIE
Tiziano Terzani, avec la collaboration de Folco Terzani
Traduit de l'italien par Fabienne-Andréa Costae
Éditions des Arènes / Éditions Intervalles
Paris, 2008, 492 pages

LUNDI SANS FAUTE

Joel Thomas Hynes

Traduction de Sylvie Nicolas



Photo: Shane Kelly



Clayton Reid, à la fois homme-douleur et homme construit, donne tout son sens à l'expression «descente aux enfers». Pas de dentelle ici: Joel Hynes nous livre son personnage à coups de blasphèmes bien sentis, dans l'éclairage le plus cru caractéristique d'un *post-last call* perpétuel.



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com